

CHARADE

Mon premier a cours en France ;
 Mon deux est dans l'élégance ;
 Mon trois, dans la contredanse
 Et mon tout, ville de France.

QUESTION LITTÉRAIRE

De qui sont ces vers, et dans quelle œuvre se trouvent-ils ?

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux,
 Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Le cierge du saltimbanque

LE 9 juillet 189... vers 10 heures du matin, sur la route qui va de Lourdes à Pau, s'avancait lentement une famille de saltimbanques, composée du père, de la mère et de deux enfants.

Le père, à la taille haute et aux membres fortement dessinés, n'avait pas encore trente-cinq ans, mais la souffrance avait altéré ses traits et le faisait paraître plus âgé ; son œil vif conservait une mâle fierté sous un voile de tristesse.

Près de lui, sa femme marchait rêveuse et abattue.

Les enfants, dont l'un pouvait être âgé de douze ans et l'autre de neuf, avaient quelque chose de l'énergie du père et de la mélancolie de la mère ; leurs membres, bien qu'amaigris par les privations, étaient souples et robustes.

Ces pauvres gens cherchaient des spectateurs afin de gagner quelques sous pour acheter du pain. Ils arrivent dans une bourgade, où ils sont assez heureux pour trouver à exercer leur art.

Vers 2 heures de l'après-midi, ils avaient donné une séance et recueillaient une somme d'environ 20 francs. A la vue de cet argent, la figure du père s'illumine et une larme coule de ses yeux.

Étonné de voir de l'émotion dans un homme qui semblait peu fait pour en éprouver, je m'avance vers lui et l'interroge.

— Ah ! Monsieur, s'écria-t-il, elle m'a bien récompensé.

— Qui donc ?

— La Sainte Vierge.

Et aussitôt il continua de parler ainsi :

— Il y a plus de six mois, j'étais à Montpellier, faisant mon petit métier de sauteur, qui nous aidait à vivre. La méchanceté — il y en a tant aujourd'hui — poussa quelqu'un à

scier la planche qui me servait d'appui pour m'élancer. C'était la nuit, je ne m'aperçus de rien. Au moment où je sautai, la planche se brisa et je retombai sur le dos. Impossible de me relever ; j'éprouvai alors d'atroces douleurs, et ces douleurs, hélas ! durèrent plusieurs mois et m'empêchèrent de continuer mes exercices. Heureusement, j'avais quelques économies. Avec la bonne volonté de ma femme et l'aîné de mes enfants, elles suffirent quelque temps à écarter la faim.

Mais, peu à peu, je vis nos dernières ressources s'en aller et j'entrevois le moment où nous serions plongés dans la plus affreuse misère. Ma femme, mes enfants, que vont-ils devenir ? Ils n'ont pourtant jamais mendié ! Cette pensée me fendait le cœur. Et, dans mon malheur, je ne savais où trouver un secours, quand tout à coup je me souvins de Notre-Dame de Lourdes. Souvent, dans mes voyages, j'avais eu l'occasion d'apercevoir sa chapelle, mais je m'étais borné à la saluer de loin, en passant. Il me sembla que cette bonne Vierge aurait pitié de moi et je repris courage. Cependant le dernier sou venait de disparaître.

— Il faut vendre mon costume neuf, dis-je à ma femme.

Je l'avais acheté pour me présenter convenablement devant le public : il me coûtait fort cher. Il dut être cédé pour 3 fr. 40. Avec cette somme, nous quittons Montpellier et prenons le chemin de Lourdes.

Les grandes souffrances avaient disparu, mais j'étais si faible !... Quand pourrais-je gagner le pain de mes enfants ? Il fallait encore des béquilles pour me soutenir !

Durant ce long chemin, mon fils aîné a tout fait, le pauvre enfant, pour gagner quelque chose ; ma santé même s'est un peu rétablie et nous sommes arrivés, ce matin, devant la sainte chapelle, possesseurs de vingt sous. C'était peu pour l'offrir à la bonne Vierge.

Avec la moitié de cette somme, j'ai acheté un petit cierge, afin de le faire brûler devant la statue, et je lui ai demandé la permission de garder le reste pour ma famille, qui n'avait pas mangé depuis la veille.

Quant à moi, je pouvais attendre, et je savais que la Sainte Vierge me viendrait en aide. Je ne me suis pas trompé, puisque me voilà plus riche que je ne l'ai été depuis ma maladie. Et maintenant, je puis aller prendre un peu de cette nourriture qu'elle m'envoie.

En disant ces mots, un sourire indicible effleurait ses lèvres, et de grosses larmes coulaient sur son rude visage.

Pour moi, il me fut à peine possible de lui répondre.

Il s'éloigna et me laissa profondément ému de ce que je venais d'entendre.

(Le Rayon.)